



**Hubert Robert (1733-1808)**

*L'Intérieur du Colisée,*

Vers 1759-1765

Huile sur toile

64 x 50,5 cm

Ce tableau est peint par Hubert Robert au cours de son séjour à Rome qu'il effectue entre 1754 et 1765. Grâce au comte de Stainville (1719-1785) chez qui son père est intendant, il obtient une place à l'Académie de France à Rome entre 1759 et 1762, bien qu'il n'ait pas remporté le prix de Rome. Dès son arrivée dans la Ville Éternelle, il est fasciné par le thème de l'architecture antique et particulièrement par celui de la voûte et le répète indéfiniment. Rapidement, il dessine le Colisée, le théâtre de Marcellus ou la colonnade de Saint-Pierre comme en témoignent les nombreux carnets de croquis, dessins ou esquisses qui nous restent. Il lui arrive bien souvent de s'inspirer de ruines pour en créer de nouvelles, selon la mode des *Capricci* qui fait fureur à l'époque. Il suit en cela les pratiques d'atelier et d'émulation en cours dans la Rome artistique des années 1760, au côté de son ami Jean-Honoré Fragonard et sous les ordres de Charles-Joseph Natoire (1700-1777). Il regarde particulièrement les œuvres de Giambattista Piranesi et Jean Barbault. Il gagne ainsi la réputation d'un excellent dessinateur de ruines.

Hubert Robert propose ici une sorte de méditation sur la grandeur passée des civilisations, la fragilité d'un art qui fut triomphant et sur la brièveté de l'existence humaine. Il renforce le côté abandonné des ruines par une trouée dans la voûte et des pierres jonchant le sol, des végétaux passant au travers, annonçant une régénération sur les ruines : la nature reprend ses droits. Il recherche ici un effet spectaculaire grâce à l'éclairage zénithal, la rotondité des formes accentue la sensation de gigantisme. Des personnages minuscules se promènent sur plusieurs plans successifs, habillés à l'antique pour la plupart. Les personnages, très "cubistes", peints de manière leste et presque désinvolte, sont la signature de Robert, qui donne ici un côté inachevé à l'œuvre tout en rendant vivants, dansants presque, les personnages.

On distingue une échelle, motif récurrent chez l'artiste, témoignant de l'appropriation d'une architecture prestigieuse par les Romains dans leur vie quotidienne (ill. 3). Un jeune chien

reniflant une piste vient animer la composition, des personnages discutent entre eux, créant une atmosphère sereine malgré la solennité du lieu. Cette œuvre s'inscrit dans le contexte de l'effervescence provoquée par la découverte des ruines et de leur exploration à l'époque (**ill. 3**) : les premières fouilles de Pompéi ont été entreprises en 1748.

Selon Sarah Catala, l'artiste s'inspire d'un dessin datant d'environ 1759 (**ill. 1**) où il se concentre davantage sur la ruine en elle-même, transposé ensuite sur un tableau d'après ce même dessin (**ill. 2**). Ici, cependant, il porte son attention sur le traitement de la lumière au sein d'une architecture prestigieuse mais réemployée par les Romains au fil des siècles, comme en témoigne un ancien mur de séparation qui donne un effet de contre-jour grâce à l'ouverture percée dans ce mur. Elle permet de mettre en valeur le personnage brun foncé. Le personnage en bas à droite du tableau est assis par terre, en vêtements contemporains semble-t-il, et regarde visiblement à l'extérieur du Colisée. Il pourrait s'agir d'un dessinateur, sorte de mise en abyme assez courante chez Robert, qui se retrouve dans plusieurs dessins et tableaux.

Vison piranésienne, exécution enlevée et sure, lumière enveloppante, couleurs de terres relevées par des points lumineux font de notre composition l'archétype du Hubert Robert romain et un des plus beaux exemples de cette période.



**ill. 1.** Hubert Robert, *Intérieur du Colisée à Rome*. 1759. Sanguine. 42 x 34 cm. Valence, musée des Beaux-Arts.



**ill. 2.** Hubert Robert, *Intérieur du Colisée*, vers 1759, 25 x 32 cm, Paris, musée du Louvre.



**ill. 3.** Hubert Robert, *Le Colisée de Rome*, vers 1790, 240 x 225 cm, huile sur toile. Musée du Prado, Madrid.